

Arrivons aux *Trois-Rivières*. Il est cinq heures et demie et la nuit approche ; elle semble déjà nous envelopper, tant la neige qui nous aveugle est serrée. On nous mène chez Bernard. La venue d'un extra est toujours accueillie dans les hôtels comme une bonne aubaine. Si l'on ne crie pas ainsi qu'autrefois en Angleterre : Bougies pour quatre chevaux ! du moins le landlord accourt à la portière et pour lui-même pour donner l'exemple de l'empressement. Nous n'avons garde de trouver ces soins importuns ; ils nous paraissent au contraire pleins d'à-propos, car la pesanteur de nos fourrures est augmentée d'un poids de neige et de glace qui excéderait nos forces si nous cherchions à le soulever nous-mêmes. Le thermomètre en remontant tout à coup vers zéro a commencé un dégel qui ajoute une assez belle quantité d'eau à notre couverture de frimas. Mon buffle surtout a filtré dans sa laine des grivets qui se sont allongés en girandoles et qui tintent comme des grelots. Je fais en marchant le bruit d'un lustre. Toute notre défroque étendue sur des chaises remplit un salon et le change en séchoir ; mais vivent les Canadiennes ! elles nous soignent comme de vieux amis, et avec un si bon feu, un si bon souper, un si bon lit, comment n'oublierait-on pas bien vite les fatigues du voyage ? il ne doit en rester que les impressions, et en effet, je n'ai rêvé pendant toute la nuit que mes songes du jour.

19 janvier.

On annonçait la pluie hier soir ; le vent a tourné, et ce matin à sept heures le thermomètre, dégingolant plus vite qu'il n'avait monté, marquait dix-huit degrés au-dessous de zéro, — heureusement, nous ne marchons pas aujourd'hui ; nous voici au milieu de notre voyage ; nous avons fait trente lieues, et il nous en reste exactement le même nombre à faire. — Nous allons prendre un repos ; si je ne me trompe, l'hôtel Bernard est situé au bord du Saint-Laurent ; je dois donc avoir une vue agréable, car le fleuve est libre sur ce point et la marée lui imprime chaque jour deux cours différents. Voyons : Je regarde à une fenêtre du nord, je regarde à une fenêtre du sud, pas de Saint-Laurent ; qu'est-ce que cela signifie ? Voilà bien cependant de l'autre côté de la rue l'hôtel Ostrom, où j'ai logé il y a deux ans. Curieuse inversion ! c'est au pied de cet hôtel que le Saint-Laurent coule aujourd'hui ; évidemment, le fleuve n'a pas changé de cours, il faut donc que l'hôtel ait changé de place ; le mot de l'énigme m'est expliqué : les deux aubergistes ont troqué ensemble.

Je viens de dire que la marée porte jusqu'aux *Trois-Rivières* ; ses derniers flots y jettent chaque année vers la fin de décembre une manne précieuse : ce sont de petits poissons que l'on suppose de jeunes morues et que l'on appelle *Tommy-cods*. Les longs caissons qui servent à les prendre en sont encombrés ; on fait geler ces poissons et on les vend au boisseau sur les marchés de Montréal et de Québec ; ils sont aussi délicats que les éperlans. Le pont de glace se forme rarement entre les *Trois-Rivières* et le côté sud du Saint-Laurent. On a fait cette année une tentative ingénieuse pour vaincre la double résistance du courant et de la marée ; on a découpé dans le vaste épanchement du lac Saint-Pierre une bande de glace beaucoup plus large que le chenal du Saint-Laurent en face des *Trois-Rivières*. On espère que le reflux fera dériver cette banquette qui, se trouvant resserrée dans un lit plus étroit, formera un barrage. Cette combinaison peut réussir ; tout dépend néanmoins de l'épaisseur de la glace ; si elle est mal liée, elle se brisera entraînée par fragments. Il y a peu de vie dans la cité des *Trois-Rivières* pendant la belle saison ; le commerce, réduit au détail, y est presque nul. Qu'est-ce donc en hiver ? on a ici un exemple frappant des conséquences désastreuses de tout monopole. Cette ville, qui est la seconde en ancienneté du Canada, est assurément dans un état de progrès voisin de son enfance. Les forges de Saint-Maurice situées derrière son territoire en sont l'unique cause ; on a concédé tous les bois des alentours à un seul homme sous prétexte d'en alimenter les hauts-fourneaux ; il n'y a donc pas eu un seul acre defriché, pas un seul établissement formé, pas une seule ferme, pas un seul moulin, et la rivière Saint-Maurice, dont les déclivités offrent à l'industrie tant de riches pouvoirs d'eau, a continué à couler, comme au temps des Sauvages, dans une solitude profonde. Qu'est-il arrivé ? C'est qu'après trente ou quarante ans de jouissance de son privilège, l'exploiteur des forges, M. Bell, est mort ruiné, et qu'en privant les *Trois-Rivières* d'un accroissement de population, il a enlevé au commerce des consommateurs et à l'agriculture des producteurs, c'est-à-dire tout moyen d'échange et par suite toute source de richesse. On vient depuis peu de lever l'obstacle ; des concessions de terre ont été accordées, et bien que les premiers occupants ne songent en général qu'à couper le bois et à le vendre, ils fraient la route. Déjà même la seule exploitation du bois a nécessité l'établissement de plusieurs

moulins à scie, et les ouvriers employés dans ces nouvelles usines forment de distance en distance des hameaux qui ne tarderont pas à se changer en villages. En résumé, la population des *Trois-Rivières*, au lieu de rester attachée aux bords du Saint-Laurent, remonte le Saint-Maurice et envahit les terres du Nord ; de stationnaire, elle devient active et marche vers le progrès.

Voulez-vous savoir tout ce qui se dit ou se fait dans le monde ? allez chez les femmes en retraite. Voulez-vous savoir ce qui se passe dans une ville ? allez dans la ville voisine. C'est ainsi que nous avons appris ici un roman qui a passé inaperçu sous nos yeux à Montréal.

Causeries des Familles,

A. DE PRINCEPQUE.

(La suite au prochain numéro.)

## BEAUX-ARTS.

## Discours d'introduction au cours de dessin pratique de M. Bourassa à l'École Normale Jacques Cartier.

Le peuple grec, qui a le plus cultivé la forme et lui a donné la plus grande perfection dans son application la plus universelle, qui, en outre, a mis le plus de raison dans la culture et le développement de l'esprit humain, avait parfaitement compris cette vérité, que tout s'enchaîne, que tout s'entraide dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. En effet, aucune des parties ou des facultés de l'esprit n'est isolée des autres ; elles se fondent entr'elles comme les couleurs essentielles dans l'iris. Ainsi donc, le goût, qui est l'appréciation du juste et du parfait, le sentiment de ce qui est bien et beau dans les créations humaines, ne se développe pas seulement par la culture des facultés qui rendent un homme apte à une carrière spéciale ; mais il gagne considérablement par l'exercice de toutes les autres facultés de son intelligence. Voilà pourquoi dans toutes les écoles antiques de philosophie, d'éloquence, de poésie ou d'art, on conseillait à la jeunesse de ne mépriser aucune connaissance et de s'exercer dans divers genres de travaux intellectuels. Ainsi l'on recommandait l'étude de la musique, de l'architecture et de la philosophie à ceux qui voulaient être orateurs. On conseillait encore aux architectes d'étudier la musique et la peinture ; et aux peintres, on ne croyait pas leur faire une trop forte tâche en leur prescrivant d'apprendre l'architecture, le modelage, l'anatomie ; de lire les poètes et les philosophes, etc. . . . Aussi, fidèle à ces conseils, la jeunesse accourait-elle à toutes ces écoles fameuses qui se formaient autour de chacun de ces hommes qui sont restés dans l'histoire les premiers dans l'ordre hiérarchique des belles intelligences. Chaque ville était orgueilleuse d'avoir les siennes ; et pour en établir la supériorité, on avait fondé ces concours célèbres accompagnés de jeux de toute espèce. On y venait de tous les points de l'Archipel, de la Sicile et de la Grande-Grece ; les souverains étrangers entraient en lice dans ces joûtes intellectuelles, qui étaient les plus grandes fêtes de ce peuple souverain par l'intelligence. Ces époques de concours aidaient à compter les années ; et chaque beau succès du génie, chaque progrès de l'esprit humain servait à dire combien de siècles le monde avait vécu. N'était-ce pas, avant l'incarnation de la perfection divine, la plus noble manière de marquer le temps de la perfection créée.

Voyons en quelques mots, la raison de ces préceptes des écoles de la Grèce. Examinons, par exemple, celui qui conseillait aux orateurs, l'étude de la philosophie, de l'architecture et de la musique. Quand au premier article du précepte, la philosophie, tout le monde en sent la nécessité, sans commentaire. Avant de parler, il est essentiel de savoir penser. Cependant, j'ai peut-être été trop loin en disant que tout le monde sentait la nécessité des études philosophiques pour devenir homme public ; car chez les Grecs, le titre d'orateur entraînait toujours l'idée d'un homme public, qui veut diriger la chose de l'état. Ici l'on semble négliger terriblement ce premier précepte de l'orateur ; si l'on s'en souvenait, on ne verrait pas tous les deux ou trois ans cette troupe de Démosthène ambulants passer sur le pays, comme une épidémie s'attaquant aux cerveaux et empoisonnant l'esprit public. Et pourtant, Démosthène, le vrai Démosthène avait bien véritablement commencé ses études chez Platon, ainsi que chez Euclide, le géomètre ; et personne, je crois, n'a su mieux que lui donner raison à l'enseignement de son